

**Zeitschrift:** L'Hôtâ  
**Herausgeber:** Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien  
**Band:** 5 (1982)

**Artikel:** Fregiécourt autrefois  
**Autor:** Barotchèt, Djôsèt  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1064264>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Fregiécourt autrefois

Une phrase que chacun entend plusieurs fois dans sa vie, c'est bien celle-ci : « L'argent ne fait pas le bonheur ! » Et c'est vrai. Mais ce que beaucoup d'humains ignorent, c'est que nous possédons tous une grande fortune. Laquelle me direz-vous ? Notre pays d'origine, notre petit coin de terre, celui qui nous est cher, celui qui nous a vu naître, grandir, puis hélas ! nous verra partir. C'est une fortune.

Le soir, en se couchant, il est doux de revoir comme dans un rêve son petit village, de s'arrêter près de la fontaine, d'aller jusqu'à la chapelle et d'entendre le tintement de sa cloche, cette charmante petite cloche au son sans pareil, qui a retenti le jour de notre baptême et qui sonnera sans se fatiguer le jour où nos amis nous accompagneront sur le chemin du dernier voyage. Aimer son pays, ses coutumes, ses traditions, voilà une grande et bonne fortune.

Je vais donc vous présenter brièvement Fregiécourt, mon village natal. Je me souviens très bien d'avoir entendu les vieux du village, le soir à la veillée, chez ma grand-mère, parler des pillages effectués par les Suédois entre 1635 et 1645. Ils racontaient encore que les habitants de Fregiécourt avaient abandonné le village pour se réfugier « Es-Echis-Dries ». Cette histoire, comme toutes les autres, se racontait en patois, et c'est par lui qu'elle s'est transmise, de génération en génération.

Si ce charmant coin de la Baroque ne s'est pas industrialisé, il s'est néanmoins adapté au progrès, ce qui a fait passer de vie à trépas une quantité de petits métiers. On les a vu disparaître avec une certaine amertume. En effet, qui aurait pensé, il y a à peine quarante ans, que nous ne verrions plus nos potiers, nos sabotiers, nos charrons et tous les autres artisans d'autrefois ? Au pied du « Montillat » demeurait alors un vieux potier, Alphonse Potie, de son nom Alphonse Frainier. Alors que j'étais encore tout petit, vers 1920, il arrivait une

fois ou l'autre – malheureusement assez rarement – que j'eusse la chance de posséder dans ma poche de tablier un pauvre petit sou. Aujourd'hui, avec un sou, on ne peut rien faire, mais en ce temps-là si : je courais avec toute la vélocité de mes petites jambes chez le vieux Potie, et il était tout heureux de me remettre en échange trois sifflets en terre cuite, des « çiotrats d'Bonfô ».

Chez ma grand-mère, j'ai encore vu le brave cordonnier Henri Métille, « c't'Henri Trou », faire tout à la main des souliers plus pratiques que ceux de nos jours ; ils étaient presque inusables et il ne demandait que 2 fr. 50 par jour et sa pension. Dans le paisible village de Pleujouse vivait un sabotier très connu, Emile Potrait, dit Emile Bacon. Moyennant 1 fr. 50 on ressortait de chez lui avec une jolie paire de sabots entièrement faits à la main. Il en fabriquait ainsi jusqu'à six paires par jour pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. A cette époque les heures ne se comptaient pas et la journée de travail débutait, du moins pour lui, à cinq heures pour se terminer vers vingt-trois heures.

Un homme que toute la Baroque voyait revenir chaque année avec les hirondelles, c'était Zacharie, le vieux maçon. Il allait de maison en maison recrépir les murs trop vétustes ou transformer logements et étables pour 3 francs par jour. Il était aimé de tous, car il semait la joie partout. Un autre petit métier qui n'avait pas encore disparu, celui de cordier. Chacun connaissait les « codglies » de Charmoille qui, de père en fils, une fois les travaux des champs terminés exerçaient ce passe-temps.

Vous savez qu'une des richesses de la Baroque est constituée par les arbres fruitiers, surtout les cerisiers. Dès lors, jadis, il n'était pas rare de voir partir, certains beaux soirs de juillet, cinq ou six chars bondés de paniers de cerises. Ils s'en allaient en direction des Franches-Montagnes. Ces braves quittaient la maison vers vingt heures, après une journée de labeur, et voyageaient





jusqu'à La Roche, qui est à mi-parcours ; c'était également là que les diligences changeaient d'attelages. Après avoir bien fourragé leurs chevaux, nos Barotchets couchaient sur des gerbes de paille. Le lendemain, à la pointe du jour, ils repartaient pour la Montagne et, ainsi, tout au matin, à Saignelégier, au Noirmont, ou aux Breuleux, retentissaient les cris de « Aux cerises ! Aux cerises ! ». Elles étaient vendues 20 centimes le kilo. Un des derniers « craimpèts » de la Baroche fut « ci Gris », Emile Bitschy. Alors que j'étais enfant, ma plus grande joie était d'accompagner ma grand-mère, mes parents ou mon oncle lors d'un de ces merveilleux voyages nocturnes. Tout cela a disparu et, d'ailleurs, tout a changé. C'est vraiment dommage, car malgré les facilités que la vie moderne nous offre, trop de choses sont à jamais perdues.

Si je garde mon village et tous ceux de la Baroche dans mon cœur, ce n'est pas simplement parce que je les aime, mais surtout parce qu'ils méritent d'être aimés. Vous qui ne connaissez pas cette charmante petite

région, venez lui rendre visite, elle vous émerveillera. Asuel avec les ruines de son château qui, bien sûr, ne peut rivaliser avec celui de Pleujouse ; Charmoille et sa « Roche-aux-Corbeaux » bien connue des soldats de 1914-1918, tout comme sa délicieuse eau de cerises ; Miécourt avec son monument Flury et, bien sûr, Fregiécourt. Ces lieux forment un joli bouquet qui vous attend. Votre visite terminée, vous ne pourrez vous empêcher de chanter le refrain du dernier chant du terroir :

*« I cognâs in petêt conat  
 Que r'sanne en in bé gros boquat,  
 Bîn chur que c'ât lai Barotche,  
 Qu'en peut vouër das chus Grand-Rotche.  
 C'ât lo bré de mon afainçe,  
 Vos qu'en èz lai djovéchaince,  
 No sôlaites pe d'aidé l'ainmaie,  
 De lai braiguaie, de lai tchaintaie ».*

Djôsèt Barotchèt